

trons. Plus habile, et mieux résolu que toi j'ai réussi à dérober ma tête au gibet, et j'ai traversé de nouveau mille dangers, pour arriver jusqu'à toi. Je viens t'offrir le salut, non pour toi que je méprise, mais pour ta pauvre femme qui manquerait de pain et d'asile, du jour où elle serait montrée au doigt, comme veuve d'un supplicié. Prends cette lime et cette scie ; avec la lime, tu useras tes fers en quelques heures ; avec la scie, tu détacheras la serrure de ton cachot ; il ouvre dans une galerie souterraine ; tu trouveras à gauche une porte ouverte, cette issue te conduira sans encombre hors de la prison ; un peu plus loin, tu verras un de mes compagnons, déguisé en mendiant, qui te conduira en lieu de sûreté. Adieu, et bonne chance !

Tony prit les instruments que Reinhold lui apportait, puis il remit la pierre à sa place, et attendit le jour. Quand le geôlier vint le visiter, il demanda avec instance qu'on le conduisit devant le juge pour faire une révélation importante. En arrivant près du magistrat, Tony lui remit la lime et la scie, et confessa la visite mystérieuse qu'il avait reçue.— Quelque innocent que je sois des crimes qu'on m'impute, ajouta-t-il, je n'ai pas voulu devoir mon salut à une fuite honteuse. Que la volonté de Dieu s'accomplisse à mon égard !

Le tribunal, informé de ce qui venait de se passer, fut touché de compassion pour le pauvre forestier. On essaya de nouvelles enquêtes, et on attendant leur résultat, Tony fut transféré dans une chambre de la prison où on lui accorda tous les adoucissements compatibles avec la gravité de sa situation. Les délais nécessités par ces dernières investigations, durèrent encore près d'une année ; On apprit que la bande des Indépendants étendait ses ramifications jusqu'en Italie, et comme l'innocence de Tony ne put être clairement établie, il fut enveloppé dans le même arrêt qui condamnait Reinhold à la peine capitale ; mais en considération de l'avis qu'il avait donné à temps de la prochaine évasion de Reinhold, la sentence portait que son corps serait enseveli avec les prières de l'église.

Le matin du jour fatal, toutes les cloches de Fulda annoncèrent par un glas funèbre les sinistres apprêts de l'exécution. Les soldats vinrent chercher Tony pour le conduire sur la place où s'élevait l'échafaud. Le pauvre patient récitait ses prières à haute voix, et excitait la commisération générale ; mais Reinhold, dont la contenance orgueilleuse exprimait la profonde scélératesse, marchait au milieu des clameurs indignées de la foule. Tony, désigné pour être supplicié le premier, monta, d'un pas ferme, les

degrés de l'échafaud. En ce moment une femme poussa un cri perçant, et tomba évanouie dans les bras des assistants. Le condamné tourna la tête, et reconnut Catherine. — Dieu de miséricorde ! s'écria-t-il, sers lui de père ici-bas, et daigne, un jour, nous réunir là-haut !

Cependant l'officier de justice qui présidait à l'exécution, craignant un mouvement parmi le peuple, fit signe au bourreau de se hâter ; et déjà la corde était passé au cou du malheureux Tony, quand un homme à cheval accourut à toute la bride, en criant : — Arrêtez ! arrêtez ! vous allez faire mourir un innocent ! . . .

La foule répondit par des applaudissements. Les magistrats prévenus firent suspendre le supplice, et ramener les condamnés en prison. L'homme dont l'arrivée subite remettait en question la sentence prononcée contre Tony, déclara qu'il était un des chefs des Indépendants. Qu'après l'arrestation de Reinhold à l'attaque du château de Fulda, il était parvenu à se dérober par la fuite aux poursuites des soldats ; mais qu'ayant appris plus tard qu'une fausse accusation pesait sur la tête d'un père de famille, il avait senti que le seul moyen d'atténuer ses remords était de venir, au péril de sa propre vie, déclarer l'innocence du forestier. Le témoignage de cet homme parut irrécusable, et Reinhold lui-même ne tarda pas à le confirmer, en racontant au tribunal l'affreuse histoire de tous ses crimes. Le procès fut révisé, et Tony justifié, obtint sa liberté ; les juges pensèrent qu'il avait assez souffert pour expier sa présence au pillage de la ferme, et la seconde faute qu'il avait commise, en ne signalant pas Reinhold à la vindicte publique.

L'ancien chef de bandits n'ayant plus d'espoir de salut, tant les précautions étaient bien prises pour empêcher de sa part la moindre tentative d'évasion, voulut, pour dernier coup de théâtre, effrayer la Bohême, du tableau de sa vie passée. Il révéla que dès sa plus tendre jeunesse, il s'était lié d'un pacte criminel avec le diable. Cette déclaration le fit passer aussitôt dans la prisons de l'inquisition, et voici les principaux détails conservés, à ce sujet, dans les archives ecclésiastiques de Fulda.

(A continuer.)

Un fin nageur.

Un Gascon, plus gascon qu'un autre, était en Hollande, au port de la Brille, prêt à s'embarquer dans un paquebot qui allait partir pour l'Angleterre. Il déposa dans ce paquebot sa malle, qui était fort légère. Il entra dans un